

hommes assez bien disciplinés lorsqu'il parut devant la ville ; bienôt après, il a été élu président, et comme il est partisan des Français il a réinstallé la juette, qui a désiré céder, et qui a cédé en effet (dit une lettre de Port-au-Prince du 19 juillet) la presqu'île de Samana aux Français. Sainte-Anne est un Espagnol blanc, âgé de 55 ans ; Duarte, son compétiteur, a 30 ans ; il est Espagnol et blanc comme lui, mais opposé au protectorat français. Sainte-Anne a dévoué toute sa fortune à la cause qu'il soutient : il a armé deux schooners à ses frais.

UN DIVORCE EN HONGRIE.

Un journal allemand publie les détails assez romanesques d'un procès en divorce qui aurait été jugé par l'une des juridictions spéciales du Bude. Nous les reproduisons sous sa garantie.

Le tribunal des Douze, assemblé dans les premiers jours de ce mois dans la ville de Bude (Hongrie), a eu à s'occuper d'un procès de l'espèce la plus bizarre. Le comte Barsay, seigneur des sept vallées de Draviniany, est un noble Hongrois de la vieille roche, à l'esprit belliqueux, aux manières rudes, et dont l'éducation a été toute militaire. Il fallut, pour lui apprendre à lire, faire peindre les diverses lettres de l'alphabet sur des tablettes qu'il brisait ensuite à coups de pistolet, au commandement du professeur ; aussi acquit-il promptement une adresse remarquable dans les exercices de ce genre ; il atteignait d'une balle une pièce de monnaie jetée en l'air, coupait, sans l'éteindre, la mèche d'une chandelle à vingt-cinq pas, et écrivait son nom à cinquante en marquant ses balles de pistolet sur une mince plaque de métal.

Bien jeune encore, le comte Barsay entra au régiment des hussards du roi (Keyser hussards). Bientôt il parvint au grade de capitaine ; mais à la fin de l'année 1831, voyant qu'il n'y avait pas à espérer de longtemps une de ces grandes guerres où son ardeur et son courage eussent aimé à trouver un noble aliment, il donna sa démission et se retira dans ses domaines. Là, il fit de la chasse son passe-temps favori, son occupation de tous les jours. Seulement, de temps en temps, accompagné de quelques braves compagnons de sa trempe, il faisait aussi des excursions armées contre les heyducks de la Serbie, de la Bosnie et du Montenegro, non pas qu'il crût ainsi servir le roi son souverain, avec les forces duquel ces populations révoltées sont toujours en guerre, mais pour sa seule satisfaction personnelle, et pour se tenir en quelque sorte en haleine.

Tel était le genre de vie de l'ex-capitaine de hussards, lorsqu'un mois de juin 1840 il eut occasion de faire une visite au comte de Bradomissa, dont la fille, Eléonore Edvige, était renommée dans tout le pays pour sa bonté. Le comte Barsay arriva, monté sur un étalon bai-doré de race circassienne ; animal indomptable, et que lui seul jusqu'alors avait pu monter. Eléonore, instruite de cette dernière circonstance, voulut monter le cheval ; malgré toutes les représentations qui lui furent faites sur le danger auquel elle allait s'exposer, elle s'élança en selle, et mania le fier coursier avec tant d'adresse, de puissance, de dextérité, qu'il sembla n'avoir pas changé de maître, et se laissa manœuvrer au grand étonnement comme à la vive joie du comte Barsay. Une sorte de lutte de défi, s'engagea alors entre lui et la charmante jeune fille qui semblait posséder ses instincts guerriers. Barsay fit placer à trente pieds de distance l'as de cœur d'un jeu de cartes, puis d'un coup de pistolet il enleva l'as, se détachant en rouge sur un fond blanc ; Eléonore Edvige fit mettre le cinq de cœur du même jeu à la place, et de cinq balles enleva successivement les cinq cœurs. Le capitaine, d'un coup de sabre, sépara en deux une bougie placée verticalement ; Eléonore coupa en deux, sans l'éteindre, une des moitiés de cette bougie qu'elle avait fait allumer. Surpris, enchanté de tant d'adresse unie à tant d'attraits et de grâces, Barsay jura ses grands dieux que la belle Edvige méritait d'être la reine du monde, et, sans retard, sans hésitation, il demanda à son père sa main, qui, tant à cause de sa réputation chevaleresque que de son immense fortune, lui fut accordée.

Le 3 du mois de janvier dernier, le comte Barsay donnait à dîner à plusieurs de ses nobles amis dans sa maison de Bude : au dessert, le vin de Tokai ne fut pas épargné ; les têtes se montèrent ; l'ancien capitaine rappela les nombreuses preuves d'adresse qu'il avait données ; et, saisissant un des riches pistolets damasquinés suspendus en trophée au mur de la salle où avait lieu le repas :

« Je veux, mes chers amis et vieux camarades, vous prouver que je suis toujours le même. A l'exemple de nos dignes frères les Polonais, qui faisaient sauter d'une balle assurée le talon des chaussures de leurs épouses, afin qu'elles ne sortissent pas du logis, je veux faire sauter à vingt-cinq pas le talon d'un des brodequins de la comtesse. »

A peine avait-il achevé ces mots, qu'Eléonore Edvige, saisissant un autre pistolet, répondit en s'adressant aux convives : « Je consens de grand cœur à l'épreuve que propose M. le comte ; il y a plus :

puisque'il va tirer à la polonoise, je lui riposterai, moi, à la hongroise : et tandis que sa balle fera sauter le talon de mon brodequin, la mienne enlèvera sur sa poitrine l'agrafe d'or de son dolman. »

Peut-être le comte regretta-t-il de s'être tant avancé ; mais il n'y avait pas moyen de reculer devant sa parole : il fit feu, et le talon du brodequin fut emporté ; presque au même instant, et sans que la commotion qu'elle avait dû éprouver nuisit à la sûreté de son coup d'œil, Eléonore Edvige riposta, et l'agrafe d'or allant s'enfoncer dans la muraille avec la balle qui venait de l'enlever, le dolman tomba des épaules du capitaine, aux grands applaudissemens de l'assemblée.

Cependant l'attitude des deux acteurs de cette scène bizarre formait le contraste le plus étrange : Eléonore Edvige était calme et souriante ; le comte, pâle et près de tomber en défaillance, avait été contraint de s'appuyer sur un siège, où il ne tarda pas à s'asseoir.

Dès le lendemain, le comte de Barsay formait une demande en divorce. Le tribunal des Douze, à la juridiction souveraine duquel ces sortes d'affaires sont référées, s'assembla, composé comme d'ordinaire de six seigneurs et de six chanoines, présidé par l'archevêque de Bude, et ayant pour secrétaire et greffier un baron de la plus ancienne noblesse. Lecture ayant été faite par le secrétaire de la demande du comte, et des griefs qu'il articulait, le président prit la parole, et s'adressant à lui :

« Seigneur des sept vallées de Draviniany, dit-il, comte Barsay, féal et loyal sujet de Sa Majesté le roi de Hongrie, notre maître à tous, quels reproches avez vous à faire à la noble comtesse Eléonore Edvige Bradomissa, votre épouse ? »

Barsay répondit : « Sérénissime président, illustrissimes chanoines, et vous, mes pairs et mes juges, comtes et barons, vous savez maintenant à quel danger j'ai échappé ; ma femme, Dieu la protège, en enlevant l'agrafe de mon dolman, courait le risque de me donner la mort : il y avait, certes, cent à parier contre un qu'elle me tuerait. »

— Mais, de votre côté, interrompit l'évêque de Bude, vous pouviez manquer d'atteindre le talon du brodequin de la comtesse, et lui faire une blessure dangereuse ? — Sérénissime président, j'étais sûr de mon coup : et pour la comtesse, d'ailleurs, en mettant même les choses au pis, il ne se serait agi que d'une blessure, tandis que pour moi il y allait de la vie.

— Noble comtesse Barsay, dit le président en s'adressant à Eléonore Edvige, qu'avez-vous à répondre ? — Rien, seigneur, sinon que j'étais sûr de mon coup ; plus peut-être que M. le comte ne pouvait l'être du sien. »

Un des juges, le colonel comte Ginlay, fit alors observer que si le débat devait, comme il semblait, s'engager uniquement sur l'adresse plus ou moins éprouvée et infaillible de chacune des deux parties, il conviendrait, avant tout, que le tribunal fût édifié sur ce point. Sur l'ordre du président, et d'après cet avis partagé par le conseil, des pistolets chargés furent apportés et déposés sur la table du greffier.

« Sérénissimes et illustrissimes seigneurs, dit la comtesse, les talons des brodequins dont je suis chaussée en ce moment sont de beaucoup plus haut que ceux que je portais le jour de l'événement qui motive ce procès : l'agrafe qui retient le dolman du comte est, au contraire, plus plate que celle que je fis sauter alors ; l'expérience, dans cette situation, doit donc être plus favorable à mon noble époux qu'à moi. Cependant, je l'accepte ; je la réclame. Allons, comte Barsay, prenez une arme, et commencez. »

En disant ces mots, la jeune femme saisit un des pistolets et l'arma ; mais le comte, loin d'imiter son exemple, refusa de se prêter à la dangereuse répétition de cette scène.

« N'hésitez pas, comte, dit la comtesse Edvige ; je suis sûre de mon coup. »

Et tout en parlant ainsi, elle prenait du champ et ajustait le capitaine, dont le visage se couvrait de pâleur.

L'évêque président arrêta le bras d'Eléonore Edvige au moment où elle allait faire feu. « Pourquoi refusez-vous cette épreuve ? demanda-t-il au comte. — Parce que j'aime ma femme, et que je craindrais de la blesser, répondit-il. »

— Et vous, comtesse, quel est le motif qui vous fait désirer que l'épreuve ait lieu ? — Parce que j'aime mon mari, et qu'en montrant à mes nobles juges combien je suis sûre de mon coup, j'espère n'être pas séparée de lui. »

— Ce sont là de nobles et dignes sentimens, reprit le président ; mais c'est déjà trop, comtesse, qu'une fois vous ayez pris la loyale poitrine de votre époux pour but d'un jeu qui pouvait être homicide. Quant à vous, comte, vous devez reconnaître aujourd'hui que c'est un mauvais expédient, pour rendre une femme sédentaire et timide, que de faire sauter à coups de pistolet les talons légers de sa chaussure. »